

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Un goût de miel, un soupçon de fiel, des échappées de ciel ou : Une carrière en littérature-jeunesse au Québec, de 1930 à 1990

Paule Daveluy

Volume 13, numéro 1, printemps-été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daveluy, P. (1990). Un goût de miel, un soupçon de fiel, des échappées de ciel ou : Une carrière en littérature-jeunesse au Québec, de 1930 à 1990. *Lurelu*, 13(1), 20-22.

Un goût de miel, un soupçon de fiel, des échappées de ciel ou : Une carrière en littérature-jeunesse au Québec, de 1930 à 1990

par Paule Daveluy

(Ce texte n'est pas le fruit d'une recherche scientifique, mais une vision personnelle, étayée sur des souvenirs, de soixante ans d'implication dans l'histoire du livre pour la jeunesse au Québec.)

On n'échappe pas à son destin. Le mien tient tout entier dans les enfants et dans les livres, les deux entités tissées serrées, entremêlées, « tendre, tendre ». Suzanne Martel, Henriette Major, Cécile Gagnon... vous en diraient tout autant : ce sont les femmes, surtout, qui ont d'abord écrit pour les jeunes du Québec (sur 100 livres publiés de 1950 à 1970, 62 % étaient écrits par 42 femmes).

En ce qui me concerne, dès que j'ai eu appris à lire, j'ai été cuite. Les textes sur les panneaux-réclames et sur les boîtes de céréales se sont vite révélés trop pauvres pour combler ma fringale de « solide » dans la belle langue française (tout autant, d'ailleurs, que dans l'autre, l'anglaise, qui se glissait partout au cœur de mon quotidien de Montréalaise, et que j'ai appris à aimer — c'est comme je vous le dis — dès ma quatrième année scolaire). Le destin, déjà, posait ses jalons.

Je n'étais heureuse qu'engoncée dans le vieux fauteuil du salon de mes parents, un bouquin au poing, le rêve embusqué derrière chaque page, ne me doutant guère qu'un jour une jeune Sabina de 12 ans du Nouveau-Brunswick me lirait avec la même passion et m'écrirait pour m'en faire part.

1930 — (et le goût de lire)

Je me revois à 11 ans, rue Rachel, à deux pas du parc Lafontaine, dans un milieu cultivé mais peu fortuné, touché par la crise, et que guettait la maladie débilitante du père. À cette époque d'avant le déluge, la télévision n'existait pas, et la radio (CKAC, le destin, encore !) vivait des débuts difficiles — « ça n'allait pas durer, ces folies-là ! ».

Qu'une fée m'ait alors transportée, d'un coup de sa baguette, jusqu'à une bibliothèque de maintenant, celle de Brossard, disons, j'en eus été foudroyée de bonheur. Encore aujourd'hui, c'est une fête pour la vieille dame de 70 ans que je suis, d'aller à ma succursale l'Acadie chercher pâture à ma boulimie. Et il m'arrive souvent de puiser aux nouveautés de la section jeunesse, histoire de vérifier ce qu'on offre aux petites Paulette et aux petits Paul de maintenant. J'en reste chaque fois médusée. Ces richesses de partout, mais surtout d'ici, ces albums, ces bandes dessinées, ces romans d'anticipation, n'ont pas de commune mesure avec ce dont nous disposions, nous, dans le temps.

Nous restions toujours sur notre faim. Nous avions, combien usé et combien précieux, l'omniprésent *Petit Larousse*, l'*Encyclopédie de la jeunesse*, soleil de nos quarantaines de rougeole chez la tante Irma, et l'album de *la Semaine de Suzette* reçu, chaque année, en cadeau de Noël. Frustrant, cet album ! On y trouvait la fin d'un feuilleton et le commencement d'un autre, jamais une histoire complète, astuce d'éditeur pour alimenter le lecteur.

Il y avait aussi — quel cher souvenir ! — cette folle équipée, le 2 ou le 3 janvier de chaque année, quand mes deux sœurs et moi allions en tramway chez Eaton choisir trois bouquins chacune avec le dollar qu'on nous avait donné. Aucun Nintendo, qu'on se le dise, ne procurera jamais à un jeune de maintenant le plaisir que nous prenions à ce voyage et à la lecture subséquente dans le cagibi sous l'escalier. Du MIEL !

C'étaient, bien sûr, des livres venus de

France, de Suisse et de Belgique que nous dévorions. Nous n'en connaissions pas d'autres. Plus tard vinrent les traductions : Alice, Robinson Crusoé, Kim, (pas les Anne of Green Gables, non), et cette série de Francis Finn : Tom Playfair, Percy Wynn, etc., que je semble la seule à avoir jamais lue, ici, et qui me fit prendre conscience des limites que la société d'alors imposait aux filles. Dieu, que j'aurais voulu être un garçon ! Ils avaient tous les privilèges ! Les filles avaient, n'empêche, celui de lire, et qui sait, peut-être même celui d'écrire. Je m'en avisai à la longue, comme je m'avisai que les histoires qui m'enchantaient se déroulaient infailliblement « au diable vert », comme disait mon père : à Paris, à Pont-Aven, sur la Croisette ; jamais sur la rue Sainte-Catherine, à Saint-Agapit ou au Témiscamingue. Je connaissais la Méditerranée bien mieux que le fleuve Saint-Laurent. La Méditerranée, justement, faisait partie de mon destin, mais je n'en savais alors fichtre rien.

Le charabia de Bécassine, les berlines du général Dourakine, tous ces litres, ces kilos, ces mètres et kilomètres commençaient à me peser. Je m'y adaptais avec application : c'était ma porte ouverte sur le monde, mais je souhaitais de plus en plus ardemment qu'on ne parle de moi dans ces livres-là. De moi, ou d'une petite fille à mon image, née de ce côté-ci de l'Atlantique, d'ancêtres pionniers et de parents locataires dans le Plateau Mont-Royal.

De timides efforts avaient été tentés pour m'en informer : *L'oiseau bleu*, magazine fondé en 1920 par la Société Saint-Jean-Baptiste et, un peu plus tard, *Hébrauts*, par Fides. Nous y étions abonnés,

mais n'accrochions pas vraiment : le papier était grossier, les illustrations, ternes, et les histoires, vraiment trop édifiantes. Les prix de fin d'année, libéralement distribués par le ministère de l'Instruction publique — gros livres dorés sur tranche —, ne connurent pas un meilleur sort. Ils étaient le fruit — le rapport Bouchard nous le révélerait un jour — de calculs commerciaux bien plus que de nobles visées. Je ne me souviens que des *Croquis laurentiens*, du Frère Marie-Victorin.

C'est en 10^e année, au pensionnat Mont-Royal, que j'ai découvert, dans la minuscule bibliothèque de ma classe, au milieu d'innombrables vies de saints, la littérature canadienne : *Les aventures de Perrine et de Charlot*, de Marie-Claire Daveluy. Coup de passion. On m'y parlait, avec mes mots, de mes forêts, de mon fleuve, de mes gens. Et avec compétence, en plus : une historienne, pensez !... qui avait obtenu le prix David, en 1924, pour « ce premier roman historique pour la jeunesse produit au Québec ».

Cette même Marie-Claire Daveluy, qui fonda, subséquemment, l'École de bibliothéconomie de l'Université de Montréal, faisait, elle aussi, partie — nous l'ignorions toutes deux — de mon destin. J'allais épouser, en 1944, son petit-cousin et m'engager, mois aussi, dans la voie de l'écriture pour la jeunesse.

J'ai dû lutter pour me faire un prénom. M'a-t-on assez appelée Marie-Paule, Marie-Claire... Ah ! c'est vous, ça ! — Non, j'aurais cent ans, si c'était moi, ça !

À la maison, chez mes parents, j'étais Paulette, mais, sur mon baptistère de Ville-Marie, Témiscamingue, j'étais bel et bien Paule. De par mon mariage, j'étais devenue, de plein droit, une Daveluy, dite Larose de Picardie (la famille se réclamait d'un amiral et compte maintenant un authentique saint)... Alors, quand, au fil des ans, j'ai participé, avec *L'été enchanté*, à ce premier concours de l'ACELF qui devait tout déclencher pour moi, j'ai signé mon premier livre pour la jeunesse de ce nom qui était légalement le mien : Paule Daveluy. L'avouerai-je, je ne m'y suis jamais sentie totalement à l'aise. Je reste toujours, au fond, Paulette Cloutier, cette petite Paulette vulnérable, sentimentale, frappée au cœur — était-ce assez fou ! — par une image d'un roman — de Magali, sans doute, ou de Delly — qui s'était gravée dans sa tête, d'une héroïne gagnant sa vie en TRADUISANT DES LIVRES DANS SA PETITE MAISON DES BORDS DE LA MÉDITERRANÉE, jusqu'à ce que le héros vienne l'arracher à sa médiocrité. Cette médiocrité m'apparaissait, à moi, un paradis. Mes ambitions d'antan, l'enseignement, le service social, les soins infirmiers, se perdaient dans la brume. Dorénavant, je ne rêvais plus que de traduire des livres dans une petite maison au bord de la Méditerranée.



Congrès conjoint des bibliothécaires américaines et canadiennes (elles étaient 5,000) le 21 juin 1960, au Reine Élisabeth, à Montréal.

1950 — (et le goût d'écrire)

Je devins secrétaire (l'autre voie ouverte aux filles besogneuses de mon espèce). Au poste de radio CKAC (eh oui !) parce que j'espérais écrire. Ce que j'eus l'occasion de faire presque aussitôt, en plus d'épouser le héros, mon patron. Je folâtraï alors tout à mon aise dans d'autres paradis : ceux de la maternité, découvrant, ce faisant, que les enfants m'étaient tout aussi essentiels que l'écriture. La Méditerranée n'était plus qu'un point bleu dans les manuels de géographie de mes écoliers.

Où en était la littérature de jeunesse, chez nous ? Il n'est que de parcourir *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, de Louise Lemieux, pour s'en aviser. Michelle LeNormand et Maxine écrivaient des romans, Cécile Chabot, des poèmes, Andrée Maillet et Marius Barbeau, des contes et légendes, Eugène Achard, Guy Boulizon, Ambroise Lafortune, Claude Aubry, un peu de tout. Tante Lucille était là, et Maman Fonfon.

Un groupe auquel Guy Boulizon s'était joint s'était formé, en 1948, sous la houlette de Béatrice Clément, pour « regrouper les écrivains en vue d'améliorer la qualité de leurs œuvres et stimuler la production d'une littérature de jeunesse canadienne-française ». Le terrain n'était sans doute pas prêt pour cette semence. En 1954, cette association pliait bagages. La guerre, pourtant, avait redonné vie à nos lettres. La même persévérante Béatrice Clément revint à la charge, quelques années plus tard, avec une équipe dont je faisais partie, et intéressa un éditeur de la ville de Québec, Réal d'Anjou (le Pélican), à « donner aux jeunes d'ici la conscience de ce qu'ils

sont, en leur offrant des livres qui les rassurent ».

C'est ainsi que les Éditions Jeunesse virent le jour, en 1961, au Salon du livre de Québec — Cécile Gagnon s'en souviendra. C'était un grand moment, auquel d'obscurs artisans avaient bénévolement travaillé d'arrache-cœur (le jésuite Marie-Joseph d'Anjou, l'artiste Simone Beaulac, et la pauvre petite moi, qui courait à droite et à gauche, comme un poulet à la tête coupée, pour arriver à mener de front ses responsabilités de mère, d'auteure et de membre de cet exigeant conseil.

Les Éditions Jeunesse tinrent le coup, par la peau des dents, le temps d'une quinzaine de livres — nos classiques, pourrait-on dire, et Monique Corriveau en était l'étoile.

Mais rien n'allait plus dans le monde de l'édition pour la jeunesse. Demandez à Beauchemin, demandez à Fides. L'Atelier, mon premier éditeur, avait fermé ses portes. Je publiais un roman par année aux Éditions Jeunesse. Et j'obtenais des succès inattendus avec ces romans, couronnés de tous les honneurs qui traînaient alors dans le vent, honneurs que, dans ma candeur naïve, j'acceptais comme allant de soi (la concurrence n'était pas forte, disons-le). Les États-Unis (Holt, Rinehart & Winston), l'Angleterre (Ruppert Hart-Davis) faisaient fête à la traduction de mon *Été enchanté* (*Summer in Ville-Marie*). Des coupures jaunies me rappellent ces moments de gloire, des photos, aussi. Cette gloire fut, hélas, éphémère. La maison Holt, Rinehart & Winston refusa mon second volume du cycle des saisons, *Drôle d'automne*, le comité de lecture trouvant mes héroïnes

trop sensuelles pour les adolescentes américaines. Et puis, n'est-ce pas, j'y parlais de cancer, sujet tabou entre tous. Un soupçon de fiel. Et ce n'était que le commencement des déceptions.

1970 — (et le désir d'agir)

Notre édition pour la jeunesse était en crise. De 1960 à 1970, la production québécoise annuelle des livres pour la jeunesse était passée de 49 à 3. La France avait repris son marché. Nos maisons d'édition abandonnaient, les unes après les autres, le livre pour la jeunesse, qui se vendait quatre ou cinq fois plus cher que le livre français, faute, peut-être, de ferveur nationaliste pour en stimuler la diffusion. Mon manuscrit de *Cher printemps*, le quatrième volet de ma série des saisons, était resté bloqué depuis deux ans aux Éditions Jeunesse. Et voilà qu'en 1970, une lettre circulaire nous apprenait, à Monique Corriveau, Maryse Côté, Suzanne Rocher, Cécile Gagnon, et moi, que l'Éditeur avait « vendu son fonds de commerce » à un quelconque Gontran Trottier de Montréal, « pour le bien de ses auteurs ». Ces derniers, notez, n'avaient pas été consultés.

« S'il est difficile, et donc méritoire, de créer une maison d'édition et de bâtir un fonds », écrivait récemment Réginald Martel, « cela n'autorise personne à tout abandonner, rejetant ainsi aux ténèbres extérieures, les écrivains qui ont fait confiance à l'éditeur et qui se retrouvent orphelins. »

Nous étions effondrées. Et sans doute Réal d'Anjou l'était-il tout autant. « Si j'avais tenu le coup, m'avouera-t-il, plus tard, je serais maintenant « le » grand éditeur pour la jeunesse, au Québec, mais je n'en pouvais plus : je ruinais ma famille ! »

Dans notre cas c'était doublement dramatique. Non seulement n'y avait-il plus d'éditeurs, mais le substitut failli se réservait les droits sur les Éditions Jeunesse, seul volet viable de ses achats. J'étais plus touchée encore que les autres, ayant traduit, deux ans auparavant, *With Pipe Paddle and Song*, un fort roman américain pour la jeunesse. C'était la première fois que je traduais un roman et j'avais goûté l'expérience, mais j'y avais investi une année, et mon manuscrit était immobilisé et impayé. (C'est grâce aux Éditions Héritage que *En avant, voyageurs !* a pu paraître grâce aux Éditions Fides que j'ai pu survivre comme auteure. Mes quatre saisons y furent publiées en deux volumes : *La maison des vacances* et *Rosanne et la vie* dans la collection « Le Goéland », quelques années plus tard.)

Donc, faillite. Avocats. Attentes. C'est de cette suite de frustrations et de la conscience qu'il ne s'écrivait plus jamais de livres pour la jeunesse au Québec, si quelqu'un n'y faisait quelque chose, qu'est née l'association Communication-Jeunesse et, par osmose, cinq ou six ans après, le Canadian Children's Book Center, créé à l'image de Communication-Jeunesse et qui fait maintenant autorité au Canada anglais.

Cette belle histoire, je vous la conterai, un jour. Laissez-moi seulement vous dire qu'elle a commencé par un chaud matin d'été, au lac des Seigneurs, dans les Laurentides, alors que le livre québécois pour la jeunesse se mourait. Ma sœur Suzanne Rocher et moi grimpons ensemble le raidillon menant du chalet au sommet de la montagne — symbolique, non ? — en échangeant nos doléances sur le sujet, quand elle eut une inspiration.

Cette inspiration allait donner vie à Communication-Jeunesse, grâce à l'appui de gens en place tels que Robert Élie, Naïm Kattan, J. Z. Léon Patenaude, Clément Saint-Germain, et à une poignée d'intervenants que cette cause passionnait. Les réunions du conseil de cette toute nouvelle corporation étaient, chaque fois, rendez-vous d'amitié, en même temps que rencontres professionnelles. Diablement efficaces, aussi.

1990 — (et le goût de traduire)

À preuve : la machine tourne à plein, presque 20 ans plus tard. On vante à l'envi la qualité du livre québécois pour la jeunesse, la vitalité du milieu. Tout un chacun écrit, illustre pour les jeunes, dans 36 disciplines ; les hommes, beaucoup, le croiriez-vous ? Certains arrivent même à en vivre. Et les jeunes lisent ces livres, produits ici, pour eux. Et les aiment. Que demander de plus ? Que ça continue...

Au cœur de cette ruée vers les mots où je cherchais sans place et dont on m'écartait sans ménagement, me trouvant, selon certains, dépassée avec mes valeurs traditionnelles et ma phrase littéraire, j'ai enfin trouvé ma niche, mon échappée de ciel : la traduction littéraire pour la jeunesse. Mes collègues de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires et moi instaurons au Canada un nouvel art. Bâtir, c'est excitant. Marie-Andrée Clermont, l'une des architectes de l'édifice en chantier, vous en parle, ailleurs, dans ce numéro.

Communication-Jeunesse roule bien ; j'aime ce que je fais ; Sabina, également, et mes livres revivront peut-être, qui sait, dans de nouvelles collections. Il ne me manque plus vraiment, pour réaliser le fou rêve, que la Méditerranée s'étalant devant ma porte, mais la rivière des Prairies coule à deux pas de chez moi, avant de se jeter dans le fleuve. Rêve et racines s'entremêlent, comme livres et enfants. La boucle est bouclée. Je suis une femme comblée. Pour mieux goûter miel et ciel, sans doute m'a-t-il fallu un peu de fiel.



Paule Daveluy et ses petits-enfants. Été 1988. Ocean Park.